

NOTES ET FAITS

Faire four (origine).—Autrefois, quand les comédiens ne venaient dans leur salle que peu de spectateurs, au lieu de jouer quand même, comme cela se fait de nos jours, devant des banquettes vides, dans la crainte aussi de ne pouvoir couvrir les frais, ils renvoyaient les spectateurs, éteignaient les lumières dans la salle qu'ils rendaient obscure comme un four.

Victor Hugo reçut, un jour, une lettre qui portait cette unique souscription : "Au plus grand poète de l'époque". L'auteur des "Feuilles d'automne", sans l'ouvrir, l'adressa rue de l'Université, à M. de Lamartine, qui la renvoya lui-même Place Royale. On ne sait au juste qui des deux illustres se décida à l'ouvrir le premier.

Si un Lemice-Terrieux quelconque mettait à la poste aujourd'hui une lettre avec la souscription suivante : "Au plus grand poète de l'époque ?" A qui la porterait-on ? A François Coppée ou à Edmond Rostand ?

L'habitude de fumer ou de priser a été réprimandée par quelques papes, même par des bulles émises expressément à ce sujet. En 1827, le pape Benoît VII déclara annulées toutes ces bulles, pour la simple raison que Sa Sainteté était un grand fumeur. Léon XIII ne fume pas ; mais on dit qu'il prend quelquefois très volontiers une petite prise. Pie IX, par contre, était un grand fumeur. Sa Sainteté offrit une fois, à un grand seigneur qui lui faisait visite, un cigare que celui-ci refusa :

—Ce n'est point un vice, dit le pape avec ironie s'il en était ainsi, vous fumeriez sûrement.

Le rapport du bureau-statistique de la fédération suisse, constate les résultats bienfaisants du mariage sur la moralité et même sur la mortalité dans le pays. Les personnes mariées meurent, paraît-il, beaucoup moins que les veufs et célibataires, sauf pour les femmes, vers l'âge de vingt ans à quarante-cinq ans, c'est le moment où la maternité et les maladies particulières à la femme rendent sa santé délicate.

D'autre part, les personnes mariées fournissent beaucoup moins de prévenus à la justice que les veufs et célibataires.

Mariiez-vous, vous ferez bien.

C'est la coutume, aux Etats-Unis, que le ministre des cultes qui bénit un mariage remette à sa femme les honoraires qu'il perçoit pour ce service. Quelques épouses de pasteurs se constituent de la sorte des "épingles" qui ne sont point à dédaigner.

Depuis que le pastorat féminin a pris pied dans certaines églises d'Amérique, le courant commence à couler dans une direction opposée. Une "pasteuse" ou "pastoresse" de Pennsylvanie, ayant été dernièrement appelée à bénir un mariage, a voulu se conformer, à sa manière, aux précédents établis, et a scrupuleusement remis ses émoluments à son époux.

L'époux s'est montré très satisfait.

Les femmes indiennes suivent la coutume des Anglaises et des Américaines ; dès qu'elles sont plusieurs à poursuivre le même but, elles forment un club et ces clubs commencent à être nombreux.

Le *Aikyaardhana Streetsmocha* compte parmi les plus importants, avec ses soixante-huit membres actifs, très actifs, très actifs même, si l'on considère les succès de leur propagande dans les *zenanas*.

Le *Club social des femmes indiennes*, de Bombay, n'a, lui, que trente-cinq membres, mais qui se spécialisent dans l'étude des questions sociales.

Le *Sumati Samiti*, de Baranagar, veut propager les idées d'émancipation féminine dans le grand public, au moyen du journal mensuel qu'il publie. Ce journal,

tout comme la *Fronde*, de Paris, quoique publié dans un pays d'esclavage féminin, est entièrement dirigé par des femmes.

Lors de son premier voyage en France, le tsar, habitué à la dévotion superstitieuse de ses sujets, qui les fait se jeter sous les roues de son carrosse, manifesta son étonnement de voir les Parisiens si calmes et si tranquilles et demanda : "Où est le peuple ?"

Ce peuple qu'il réclamait, il lui fut étonné de le rencontrer sous la forme d'un gamin de Paris, un dimanche qu'il se rendait incognito chez le président du Sénat.

Pendant que le général de Boisdeffre montait en toute hâte prévenir M. Loubet que le tsar l'attendait à sa porte, Nicolas, heureux des quelques minutes de liberté dont il jouissait à ce moment, se pencha à la portière du landau qui l'avait amené de l'Elysée au Luxembourg. Il fut aussitôt reconnu par un gravoche qui prenait l'air non loin de là.

Apercevant l'empereur russe, ainsi seul, il eut l'idée d'entrer en conversation avec lui ; s'approchant donc du landau, il dit :

—Comment se porte l'impératrice ?

Le tsar fut un peu surpris, mais il ne put s'empêcher de sourire, et répondit, du même ton de cordiale camaraderie :

—Je vous remercie. L'impératrice se porte bien, elle est enchantée de son voyage.

Là-dessus, Gravoche souleva sa casquette, salua, et s'éloigna lentement.

L'empereur, en contant cette aventure, affirma que le titi parisien avait été moins étonné que lui-même.

Nul n'ignore combien il est difficile de découvrir sa véritable vocation. Or, malheureusement, toute erreur à ce sujet, fût-elle légère, a de terribles conséquences sur la vie entière d'un homme ou d'une femme.

Une revue anglaise—elles sont si ingénieuses, ces revues anglaises !—a trouvé le moyen de déterminer d'une façon certaine, dès que les cheveux d'un baby commencent à pousser, la carrière pour laquelle il est né.

Vous-même, lecteur, qui m'écoutez, si vous n'êtes pas encore fixé sur ce que vous devez faire dans l'existence, regardez dans un miroir votre chevelure et votre hésitation cessera comme par enchantement.

Etes-vous d'un blond léger et discret ? Sachez que le destin vous a créé pour être artiste ou poète, savant ou soldat, marin même. Etes-vous tout à fait blond, et plus doré que les moissons ? Alors, n'en doutez point, vous serez avocat ou magistrat, réformateur politique,—ou agitateur ! Au contraire, si votre front est agrémenté d'une chevelure sombre, c'est que les finances, les explorations, la théologie, la littérature ou le théâtre auront pour vous des séductions innombrables. Enfin, si vous êtes très brun, vous serez homme d'Etat. Remarquez en passant la distinction subtile qui veut que le blond soit simple réformateur politique, tandis que le brun est véritable homme d'Etat. Enfin, si l'on en croit le même auteur, il peut être utile à l'occasion de se souvenir que, si les blonds sont actifs, courageux, énergiques, les bruns sont contemplatifs et tous remplis d'imagination.

Maintenant, une question indiscrete : il y a des blonds qui deviennent, en prenant de l'âge, châtains, clair, ceux-là que doivent-ils faire ?

Le séjour des souverains russes à Compiègne a fait exhumier tous les souvenirs possibles et imaginables sur les grands jours du château. On a, notamment, raconté cent anecdotes sur les représentations de gala qu'on y donna sous l'Empire. En voici une bien peu connue qui a échappé aux recherches des amateurs de rétrospectif :

L'impératrice aimait beaucoup les charades, et l'on en jouait force, à Compiègne, entre soi, dans les appartements privés. Le 15 novembre 1864, à l'occasion de la sainte Eugénie, on y joua une charade rimée, dont le mot était *Portrait*.

Pour la première fois, dans les petites fêtes de ce genre, le jeune prince impérial jouait un rôle, un vrai rôle. Il avait une vingtaine de vers à débiter. Dès le début, il se troubla ou la mémoire lui fit défaut ; il resta court. Ce que voyant :

—Eh bien, Louis, lui dit l'Empereur, tu ne sais plus ?

Ce à quoi l'enfant répondit tranquillement :

—Il n'y a pas de souffleur !

On admira beaucoup, à l'époque, le sang-froid et la présence d'esprit du jeune prince...

Mais personne ne gronda l'auteur de la charade qui avait rimé des vers qui n'étaient point, paraît-il, aisés à retenir.

Cet auteur dramatique, c'était tout simplement Emile Augier.

Quelqu'un sait-il ce qu'est devenu son manuscrit ? Quelqu'un le publiera-t-il jamais ?

Le grand acteur Coquelin, se trouvant un jour fatigué, résolut d'aller se reposer à la campagne. Il choisit un petit pays du centre de la France et y élit domicile dans un hôtel confortable, mais sans prétention, où fréquentaient beaucoup de voyageurs de commerce.

Comme il voulait demeurer inconnu, il signa sur le livre de l'hôtel "Frédéric Febvre, voyageur en vins et spiritueux." Frédéric Febvre était un de ces camarades du Théâtre-Français.

A la table d'hôte, Coquelin fit bien vite connaissance avec ses voisins qui vendaient, les uns du drap, les autres de l'huile, d'autres des chaussures d'enfant.

On lui demanda le nom de la maison pour laquelle il voyageait : "Pour la maison Claretie, Molière et Cie," répondit-il, imperturbable.

On sait que M. Claretie est le directeur de la maison Molière, ou Comédie-Française, à laquelle appartenait alors Coquelin.

Un soir, on bavarda beaucoup, pendant le repas, on conta des histoires, et finalement, au café, l'un des voyageurs annonça qu'il allait dire quelques monologues et faire des imitations des principaux acteurs connus.

Il eut un succès énorme, et Coquelin lui-même accorda que plusieurs de ces imitations étaient assez bien.

Quand l'imitateur eut fait Mounet-Sully dans *Hamlet*, Sarah Bernhardt dans la *Tosca* :

—Maintenant, dit-il, je vais vous donner une imitation de Coquelin. Apportez-moi toute votre attention, et vous croirez entendre Coquelin lui-même.

Lorsqu'il eut fini, au milieu des applaudissements, Coquelin se leva et lui dit :

—C'est en effet très bien ; mais je crois que, pour Coquelin, je pourrai vous faire une imitation supérieure encore à la vôtre.

Et Coquelin leur donna un passage d'une de ses pièces favorites où, prétend-il, il se surpassa lui-même.

Il s'attendait à un certain succès... Il n'en fut rien. Les voyageurs sourirent comme s'ils eussent trouvé son jeu ridicule, après l'imitation qu'en avait donné l'amateur. Quand ils se furent tous retirés, celui-ci resta seul avec Coquelin, s'approcha et lui dit :

—Me permettez-vous de vous donner un petit conseil ! On voit bien que vous n'avez jamais beaucoup joué la comédie, mais croyez-moi, et faites en votre profit pour l'avenir : avant de chercher à imiter un grand acteur comme Coquelin, donnez-vous au moins la peine d'aller le voir jouer !

M. PRAD ET MLE ETHEL

Ces artistes paraîtront dans *Froufrou* au Monument cette semaine.

Les devises sont à la mode.

Une fort aimable et spirituelle mondaine, dont l'unique travers est de prétendre à l'éternelle jeunesse, s'est attribué celle-ci :

"Cache ton âge et répand ton esprit !"